

Les camps de concentration

Les premiers camps de concentration sont ouverts par les nazis dès l'arrivée au pouvoir de Hitler. On y envoie les adversaires de la dictature, socialistes et communistes principalement. Avec la guerre, le système concentrationnaire s'étend aux territoires conquis. Dans l'Europe dominée par les nazis, le décret «Nuit et Brouillard» (*Nacht und Nebel*) de décembre 1941 donne tout pouvoir au RSHA (Office central de la Sécurité du Reich) pour arrêter et interner les opposants politiques et résistants de toute l'Europe. Ces prisonniers sont “déportés” vers le territoire du Reich. Dans ces camps de concentration, il y a aussi des déportés “raciaux”, selon la conception des nazis, essentiellement des juifs mais aussi des tsiganes, déportés au titre de la “Solution finale”. Ils seront bientôt conduits vers les camps d'extermination. Les déportés, contraints de travailler pour la machine de guerre allemande, meurent en masse du fait du froid, des épidémies, de la famine, des brutalités, des expériences médicales pratiquées par les médecins SS. Ce sont des «camps de la mort lente». Au début de l'année 1945, les forces alliées ouvrent les portes des camps de concentration mettant fin au cauchemar des rares rescapés. L'opinion publique internationale découvre l'univers concentrationnaire nazi.

Les camps de concentration



Musée de la Résistance, Angoulême

2. Le voyage

Arrivés à Compiègne le 3 avril, nous en sommes repartis le 17 juin 1944. [...] nous ne connaissions pas la destination. Mais, nous savions tout de même que c'était l'Allemagne. Là aussi, pas de boisson, pas de pain. Les chiens, les S.S. et les soldats de la Wehrmacht, qui pour nous embarquer nous tapaient dessus à coups de crosse afin d'aller plus vite. Le wagon où nous étions était comme le précédent. Nous étions 110, 115 par wagon, d'où l'impossibilité de s'asseoir ou de se coucher. La solidarité que nous avions déjà dans la Centrale d'Eysse continua dans ces wagons. Lorsque l'on montait dans un wagon, on désignait un responsable, afin qu'il fasse régner la discipline. La moitié des détenus était alors assise pendant que l'autre restait debout. Nous alternions nos positions pour un meilleur confort et là en principe tout le monde obéissait. Quand un camarade se trouvait mal en conséquence de la chaleur ambiante et du manque d'air, on le transportait à la lucarne la seule du wagon, pour qu'il respire un peu mieux. Là aussi c'est une question de solidarité et d'entraide. Pourtant les conditions d'hygiène dans le wagon étaient déplorables, notre sanitaire correspondait à un bidon de 200L. en vous imaginant qu'au bout d'un certain temps il déborde, et que nous n'avions pas les moyens de l'évacuer... ! Durant 3 jours ce ne fut pas agréable.

Il faut signaler que nous n'avons pas eu de victimes dans les wagons, sauf lorsque les S.S. tiraient à travers les cloisons. Parce que les possibilités de savoir où nous nous dirigeons étaient infimes - ces wagons étaient de vieux wagons en bois qui avaient servi de multiples fois. Nous cherchions à décrocher de vieilles pointes pour faire un interstice dans le bois, entre les planches, pour entrevoir les panneaux signalétiques. Quand les S.S. voyaient passer une pointe, ils tiraient, et celui qui se trouvait derrière était blessé. Mais comme il n'avait pas de soins, il ne tardait pas à mourir ou tué immédiatement. Nous avons eu quelques morts de cette façon.

Témoignage de Camille Dogneton, Lycée Guez de Balzac à Angoulême, janvier 2000.

3. Les punitions

J'ai vu au mois de décembre 1943, au camp de Dora, un Russe "schlaggé" par des SS pour avoir tenté de s'évader. Après 25 coups d'usage, il fut mis debout sur un toit, en chemise et pantalon de toile, pieds nus et sans manger, jusqu'à ce que la mort vienne, et ceci par une température de moins 20°.

A cette époque là très souvent, pour ne pas dire journellement, les SS se payaient un tel spectacle. Lorsque les détenus à moitié gelés, après 36 ou 48 heures ne pouvaient plus se tenir debout, alors simplement on les envoyait au four crématoire.

Récit de Bernard Butel de Saint Saturnin (Archives Départementales de la Charente).

4. La déshumanisation

Le 30 août 1944, nous sommes environ 250 bagnards qui, partant de Dachau la veille, arrivons au camp de Rabstein, un des commandos du camp central de Flossenbürg. Dans ce convoi, une grande majorité d'Allemands (des droits communs), une quarantaine de Français, une trentaine de Belges et Hollandais et un Luxembourgeois. Tous, anciens du ghetto de Varsovie.

Nous arrivons ici pour remplacer les morts.... C'est un petit camp avec ses six blocks plantés sur une colline au milieu de sapins. L'air y est sans doute très pur, mais de l'être humain, il reste peu de choses. Petit ou grand camp, il y a cette permanente déshumanisation. Le détenu n'est plus qu'un numéro. Depuis le 27 juin 1943, je n'ai plus de nom !... Matricule 14608 à Buchenwald. Le 21 juillet, au ghetto de Varsovie, je suis le numéro 293. Puis le 90840 à Dachau le 6 août 1944, et maintenant le 28612.

Pierre Chaumette. Témoignage paru dans *Clairière* ((Revue trimestrielle de l'Association pour le Souvenir des Fusillés de la Braconne), avril 1995.

5. Uniforme de déporté



Musée de la Résistance, Angoulême

Pistes de travail

Exploiter les documents :

- Doc. 1: Où sont situés les camps de concentration ?
- Doc. 2: Pourquoi le voyage est-il la première étape d'un processus de mise à mort ?
- Doc. 3: Quel est le but de cette violence ?
- Doc. 3, 4 et 5: En quoi consiste la « déshumanisation » ?

Rédiger:

Décrivez l'univers concentrationnaire nazi.